

Morceau de temps !

Car cela fait un sérieux morceau de temps que je (l'on) n'avais pas écrit sur un cahier de si petit format, un cahier quadrillé de carrés bleus et dans cette université, qui plus est.

Me voici de retour. Deux ans après, et l'on (je) peut dire que mes plans ont sacrément bien fonctionné.

Depuis, je me suis acheté ce cahier. Et tout va bien.

J'ai été ce matin - et pas l'on - au secrétariat d'anglais de l'université où j'ai affirmé ma volonté de m'inscrire à nouveau après deux années d'absence. On m'a envoyé dans un autre bureau et dans ce deuxième bureau on m'a dit de retourner au premier bureau mais pas avant jeudi (et quel jour est-on aujourd'hui ? Lundi, je crois).

Ce n'est pas entre-temps que je reste ici. Je ne crois pas que je demeurerai ici jusqu'à jeudi, faisant fi de la fermeture des portes le soir à onze heures, comme tous les autres soirs. Je reste ici, en attendant l'ouverture d'un concert qui se tiendra dans l'amphi X, ici même, où se jouera de la musique iranienne. Et quoique cette attente complique mon emploi du temps, j'entends y assister, à ce concert.

Je suppose qu'il sera d'une importance capitale pour le reste de mon existence.

En attendant, je suis allé faire un tour au département de musicologie. J'y ai appris de belles et intéressantes choses. Antoine Bonnet en personne y prodigue ses cours, et d'autres encore.

Et puis j'aurais voulu me rendre à la bibliothèque pour y lire ou y relire quelques ouvrages qui voici 3, 4 ans, avaient éveillé

mon intérêt – mais la bibliothèque restera fermée jusqu'à 13 heures.

Tous ces horaires m'écœurent un peu - me donnent le tournis. Ce que je veux faire, pour l'heure (puisque'il n'y a que celle-là, en fin de compte, si l'on se tient devant la mort possible à tout moment, c'est assister à ce concert, en fait. Y assister dans des conditions favorables.

Mais il n'y a pas foule, de nos jours, pour assister à des concerts de musique iranienne.

Rien n'a changé, ici, en l'espace de deux ans : des cursus ont été modifiés de nouveaux bâtiments ont été construits mais pour le reste (et qu'est-ce que le reste ? Un substrat dont l'analyse s'avérerait fastidieuse et, j'imagine, stérile), je crois que nous y sommes toujours. Les étudiants sont toujours les étudiants. J'ai cru en reconnaître deux, tout à l'heure, mais je me suis trompé. Finalement, ce n'était qu'une impression fugace.

Et toute l'université n'était qu'une impression fugace.

Plus tard, le même jour, au même endroit, c'est-à-dire dans le hall au premier étage de l'université, assis près d'une colonne, je décide ou non de reprendre mes activités journalières, presque journalistiques.

Presque.

En fait, il ne me conviendrait pas de faire le journaliste. Je n'ai aucune réalité à rapporter. Je ne saurais parler que d'un concert, et presque avec honte, tant il me déplaît d'écrire comme je le fais sur la musique. Parler de musique du désert, par exemple, m'est désobligeant, même si je trouve là une expression, la seule possible, obsédante, de ce qui fut entendu, vers une heure de l'après-midi, aujourd'hui même. J'essaie de me convaincre. Bien sûr, il s'agissait de musique iranienne, avec de longs passages comme de vastes étendues modifiées par d'irrégulières (calmes) dunes.

Il y aurait beaucoup à dire également sur le ney, cette flûte que l'on trouve tant au Maroc qu'en Iran, sur le souffle particulier à cet instrument, un souffle quasi autonome de la mélodie jouée et encore sur la sonorité contrastée du ney, couvrant deux registres différents, l'un grave, l'autre plus aigu mais doux, adouci même par le souffle qui est constant dans le jeu du ney, et qui lui confère une vie pleine de richesse, de sorte que l'on pourrait ne jouer qu'un son : sa richesse interne pourvoit à l'ouïe.

Des pensées subversives me sont venues à l'écoute de cette musique et j'ai, un moment, haï la musique de tradition occidentale pour la castration qu'elle a infligé si longtemps au timbre et au rythme (à la durée), rendant les sons artificiellement purs, polis mais finalement appauvris eux-mêmes, aménagés en vue d'une exploitation principalement mélodique et les rythmes neutres, asservis eux aussi au traitement toujours privilégié des hauteurs.

Chaque musique (presque, peut-être) a sa (ses) richesse(s) et le musicien, selon sa tradition, opère les choix qu'il juge nécessaire à l'enrichissement, à la perfection de sa musique.

Il me semble avoir une vision très claire, très naïve aussi, très schématique peut-être, de la musique de ce début d'après-midi. J'aimerais répondre, mais la question qui m'est posée c'est celle de donner à la basse électrique la possibilité d'exprimer sa propre sonorité, de la mettre en valeur par les plis érotiques qui s'imposent. Qui sait si je réussirai ?

La question se pose peut-être autrement. Qui sait comment j'en viendrai à échouer, à m'échouer ? Peut-être en cessant brusquement toute recherche, en laissant à l'abandon une bonne fois pour toutes ce gros tas excentrique de papier mal griffonné, de bandes magnétiques...

Entrer    Sortir

- Vous n'êtes ici que pour un temps.
- Laissez-moi vous montrer le lieu dont vous ne pourrez pas sortir.

\* \* \*

Je ne peux pas, je ne veux pas sortir d'ici.

Qui va se pendre ?  
Quand et où va-t-on se pendre ?  
Et quelle corde utilisera-t-on ?  
Est-ce qu'on a demandé une autorisation spéciale pour se pendre ?  
Obéit-on à une injonction particulière ?  
Suit-on le juste cours des choses ?  
Est-il bon que l'on se pendre ?  
Est-il bien de se pendre ?  
Y a-t-il une situation qui justifie que l'on se pendre ?  
Est-ce bien soi que l'on veut pendre ?  
Avec quoi veut-on en finir ?  
Est-ce soi ou le monde que l'on veut quitter ?  
A-t-on une destination particulière à l'esprit ?  
Désire-t-on retrouver quelqu'un ? Et dans quelles conditions ?

## Les mouches (suite)

*(Suite cérémoniale, I)*

Des mouches sur mes pieds  
Des mouches sur mes bras  
Des mouches sur mes joues

Sur mon nombril  
Sur ma poitrine  
Sur mon nez et sur mon front

Des mouches par dizaines piétinent mon bas-ventre  
Et quelques mouches volettent au-dessus de mes lèvres  
Et des ailes de mouche battent très près de ma langue qui  
s'étire

Mouche morte à mes côtés, flottant sur le bord d'une tasse  
pleine de café  
Et qui me fait penser à une mouche noyée dans l'assiette de  
viande de bœuf que j'avais à manger ce midi  
Tandis que voletaient autour de leur congénère, sans se  
soucier  
d'elle, trois mouches rapides  
Comme obligées à tourner autour de l'assiette que je ne  
pouvais, que je ne devais pas quitter des yeux  
Immobile devant ces mouches, subjugué par les mouches,  
patient et discret.

L'inimitié de l'homme envers La mouche est d'autant plus irréductible que la mouche ne semble avoir aucune intention néfaste à l'égard de l'homme. Non seulement elle conduit son existence incompréhensible sans paraître se soucier le moins du monde de lui, mais elle ne possède aucune arme pour sa défense (sans parler des agressions qu'elle ne commet pas) sinon son exceptionnelle rapidité, son parcours imprévisible, la race inextinguible des mouches et son indifférence face à la mort.

Que l'on parvienne à en écraser une, c'en sont deux ou trois autres qui apparaissent, aussi peu menaçantes, aussi arrogantes.

Et la vibration monotone et irrégulière de son vol, par ses arrêts et ses reprises, par son amplification et son amenuisement, décrivent - mieux que la vision elle-même d'une mouche ! - l'apparent anarchisme de son parcours.

Un point noir mobile  
en constant déplacement  
insaisissable

Comme ce gouffre en hameçon qu'est l'inconscient, que l'on ne pénètre pas intentionnellement, d'où aucun effort ne nous permettra de sortir.

Un fragment de rêve qui hante sans que je puisse en recouvrer la substance.

Il me semble être avec quelqu'un que je suis sur le point de quitter, dans un lieu clos comme un entrepôt aux parois métalliques, un vaste hangar destiné à abriter des camions ou même peut-être des avions (je poursuis péniblement la lecture de Pylône, de William Faulkner en ce moment). Les portes métalliques de l'entrepôt sont relevées et laissent la faible lumière du crépuscule dessiner les silhouettes des objets et des hommes dans la pénombre ambiante.



Un jouet. L'imitation d'un poste téléphonique aux formes fantasques, tout en arrondis, évoquant (on se l'imagine) une coccinelle avec sa carapace rouge, doté d'un combiné jaune, de la même couleur (exactement) que ses ailes de plastique (que l'on ne reconnaît que difficilement) et, sur le sommet de son dos, un disque vert, perforé sur toute sa bordure et au centre duquel a été dessinée la figure d'une angélique jeune fille. Discrète est l'excroissance noire qui perturbe la perfection circulaire du poste, excroissance sur laquelle deux cercles de plastique, de taille plus petite et observant une symétrie sans faille, comme deux cavités forment les deux yeux et le nez d'une figure.

Je ne suis pas dans la nuit  
Je suis dans la clarté  
Et comment m'en convaincre ?  
Je regarde la lampe

\*

Je ne suis pas dans la clarté  
Je ne suis pas dans la nuit  
Je ne suis pas dans un recoin que la lumière n'explore pas

Je ne suis pas la lumière  
Pas d'ombre

\*

L'obscurité s'accroît  
L'obscurité peut bien s'accroître !  
L'obscurité ne s'accroît pas

\*

Pas un signe de nuit

\*

Signe de la nuit  
Signe

\*

Pas de signe Pas de nuit

\*

Recommençons la nuit  
Et le jour  
Varions  
Les, le jour, la nuit

\*

Occupons-les, étirons-les, divisons-les, restituons-les et  
parlons-leur, ne leur parlons pas, avançons, nous n'avancerons  
pas, nous ne toucherons rien, nous ne mutilerons pas, nous ne  
sommes pas des criminels

\*

Je ne suis pas un criminel  
Pas la nuit

\*

Je puis peut-être dire s'il fait jour ou s'il fait nuit

\*

Il est encore possible que je parviensse à m'accorder  
A m'accorder ce qui n'est pas un crime  
A m'accorder sur plusieurs noms

\*

Organiser  
Et ramifier et provoquer l'éternité

\*

Je ne suis pas

\*

Affirmation saugrenue et répétée  
Comme si l'on voulait s'en convaincre

Se convaincre qu'on a décidé de ce qui est ou non

\*

Résilier la douleur

Refuser le chantage de la vie et de la mort

Accepter le statut de point non pour s'amenuiser

Pour accéder à la responsabilité du point

« Point, ligne, surface »

« Relations de point à point  
de point à ligne  
de point à surface

de ligne à ligne  
de ligne à surface

de surface à surface

mais aussi de surface à surface  
de surface à ligne  
de surface à point

de ligne à point  
de ligne à ligne

de point à point »

Acquérir la précision d'une carte géographique

24/06/94

Je pose un verre d'orange à côté de moi. A ma gauche, j'aperçois un vol d'oiseaux. La chaleur, aujourd'hui, est plus forte qu'elle ne l'a jamais été cette année. Je voulais me rendre à l'université pour mettre à jour mon inscription cet après-midi mais en sortant du travail, j'ai senti une telle pesanteur sur mes épaules que je suis rentré directement chez moi. J'irai courir tout à l'heure. En-dehors de cela, je ne vois rien que je puisse faire. Écrire, peut-être. Écrire le vide pressenti pour cet après-midi. Supporter la chaleur. Acheter un ou deux litres de jus d'orange, peut-être. Boire de l'orange plutôt que du café. Prendre une douche. Passer du savon sur mon corps, sur tout mon corps. Éviter de penser, certainement.

Attendre de retrouver la fraîcheur coutumière du soir.

On abandonne ses projets. On n'a plus faim. Auparavant on ne croyait pas avoir eu faim. On croyait ne s'être attaché à aucun projet. On ne marchait même pas. On restait assis dans le jardin de la maison familiale. On n'écoutait pas de la musique en écoutant la radio qui diffusait de la musique. On ne connaissait pas l'occupation d'observer le va-et-vient des voisins dans le jardin d'à côté. Lorsque le bruit de leurs pas sur un parterre de petits cailloux, de gravillons peut-être (mais pas de gravillons gris, pas de ces gravillons que l'on voit sur le bord de la chaussée, des gravillons de jardin) nous alerte. On n'avait pas encore appris à suivre du regard les bestioles dans les airs, dans les arbres et au sol. On n'avait jamais vraiment écouté les bruits provenant de la rue. Tous ces bruits de moteurs qui se font plus sonores (et gagnent en présence) à mesure que la saison (l'été) se prononce. Un oiseau tente de se poser sur la branche d'une plante touffue, la branche plie sous son poids jusqu'au sol où il poursuit son chemin. Derrière moi, la façade de la maison, partiellement recouverte de figures hexagonales taillées irrégulièrement et creusées à même la pierre. Dans le prolongement de la porte-fenêtre, un grand rectangle de ciment est resté à découvert. La séparation entre la surface recouverte d'hexagones et la surface couverte de ciment est nette, rectiligne, et semble indiquer que l'ouverture qu'occupe à présent la porte-fenêtre fut beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. Impression d'inachèvement. Les rebords des carreaux de la porte-fenêtre sont imprégnés de mastic. La terrasse sur laquelle donne cette ouverture, dont la majeure partie a été condamnée à une époque lointaine, a elle aussi été démantelée, sans doute plus récemment puisque, parmi les gravats et les feuilles jaunissantes des plantes écrasées par les pierres que l'on a délogées, s'élève une masse qui paraît immuable sous le vent tant elle est lourde ! En levant les yeux, on s'aperçoit que, sous chaque fenêtre et parfois sur son bord, comme dans le prolongement de la porte-fenêtre, des traînées de ciment se substituent aux formes géométriques irrégulières qui revêtent la plus grande partie de la façade et que, sous



deux d'entre elles, apparaissent même des briques d'un rouge sombre et espacée entre elles.

/.../

Deux fenêtres, l'une dans l'angle de l'autre. L'une est blanche, l'autre est jaune. Entre elles, la nette déchirure de la façade, ici recouverte de losanges ou d'hexagones irréguliers, là comme boueuse à cause du ciment laissé à nu.

/.../

De la fenêtre,  
sous un certain angle,  
à distance de vingt mètres,  
on voit les feuillages  
confondus de plusieurs arbres,  
le toit d'une maison,  
un poteau électrique  
près d'un lampadaire.

/.../

Nous verrons bien. Nous verrons bien ce qui doit arriver. Je ne ressens aucune peur. J'ai toujours eu des objectifs politiques précis. Près du lit, un traité de Mao Tse-Toung sur la guerre révolutionnaire. Quelque part, des textes de Lao-Tseu et de Kant. Dans des tiroirs, sous le bureau et dans des boîtes d'archives, des choses que j'ai écrites (que je n'ai pas envie de relire ou de poursuivre).

Subtile tactique, qui porterait presque à croire que l'usage d'une certaine quantité de papier devrait aboutir, à coup sûr, à la révolution politique que l'on désire tant !

Ici, rien à écrire. Dans la chambre, rien à écrire. Parce que, peut-être, j'ai perdu confiance en mon imagination. Comme si le lieu m'était devenu hostile, ou plutôt comme si je lui étais devenu hostile, et estimais n'avoir plus rien à voir (à recevoir) de lui. Je pourrais me passionner pour la superposition d'une équerre et d'un rapporteur, tous deux translucides (mais l'équerre est de couleur orange tandis que le rapporteur, posé dessus, apparaît gris), suspendus au mur par un clou que l'on ne voit presque pas tant il est petit ; je pourrais évoquer la géométrie affolante d'un tableau expressionniste dont la reproduction, imprimée sur un mauvais papier, et détachée d'un journal voici plus de deux ans, est placardée près des deux instruments superposés, jamais ou rarement utilisés et qui, de ce fait, on peut-être acquis, aux yeux du lointain de cette chambre, une valeur esthétique, ou même artistique.

Rien n'y fera. Il semble que, quelle que soit la personne dont on parle, qui est censée écrire ou tenter d'écrire à cet instant, rien ne se passera. On se contentera de diffuser un opéra de Richard Wagner à la radio et peut-être la personne dont on parle, après avoir longtemps hésité (ayant entendu l'annonce du programme de ce soir plus tôt, en fin d'après-midi), se sera-t-elle décidée à l'enregistrer, son hésitation n'étant pas tellement imputable à la valeur qu'il s'agissait d'accorder à l'événement (une première) mais relevant plutôt d'un ordre politique, s'il est vrai que c'est dans son ensemble notre engagement dans la réalité qui est politique.

Un samedi comme un dimanche, un samedi presque sans mots, sinon ceux que l'on a écrits et ceux que l'on a échangés, en dépit de tous les efforts fournis pour éviter cela. Il y a eu des visites, puis en fin de soirée une sortie au cours de laquelle deux personnes en ont rejoint une cinquantaine ou une centaine d'autres pour la « Fête de la Saint-Jean » qui se déroulait sur les berges du canal, près du quartier de la Fourche.

Il y avait là un podium, sur lequel les musiciens d'un orchestre de musique dansante étaient encore à accorder leurs instruments lorsque les deux personnes sont arrivées. L'orchestre n'a pas joué longtemps. Autour du podium, des petits groupes de gens regardaient attentivement les musiciens, tandis que quelques danseurs isolés secouaient le torse et la tête, insensuels et agressifs.

Plus loin, un cercle s'était formé autour de cracheurs de feu. Le spectacle était rythmé par des percussionnistes qui élaboraient des motifs oppressants, tandis que l'un des cracheurs de feu, la vedette invectivait la foule d'une grosse voix en prenant des airs menaçants : « Qui n'est pas content ici ? » Les deux autres continuaient de jongler avec leurs torches enflammées.

A l'autre extrémité du cercle, un groupe d'enfants se risquaient à approcher les jongleurs. Un par un, puis tous en même temps, chaque fois chassés par le revirement vers eux du surpuissant cracheur de feu. Les deux personnes se sont ensuite éloignées et ont emprunté de petites rues qui les ont menés à une cité au pied de laquelle ils ont encore rencontré des gens.

Un formidable brassage de vie humaine s'exerce ici.

Peut-être n'y a-t-il plus d'écriture  
Peut-être n'y a-t-il plus ce qui justifiait la carence des mots

/.../

Pourquoi ne suis-je pas (ou plus)  
Moi qui suis qui j'étais  
Et que ne suis-je un autre  
Qui serait  
A défaut d'être d'autres  
Qui auraient été  
Non : qui seraient  
Ce que moi,  
Je serais : que ne suis-je  
Qui j'étais, que suis-je  
Qui j'aurais été ?

La parole, c'est le silence des choses. C'est

/.../

J'en ai assez des champs du réel. L'abstraction m'indiffère. Les formes m'ennuient. La matière ne me grise pas tant que ça. La parole n'est pas lasse. Non, la parole n'est jamais lasse. Il n'y a qu'elle.

/.../

Je ne fais pas, je dis. Mes gestes même disent et cela ne relève pas uniquement d'une question de langage. Du geste, nous désignons un mot. Puis, il se réfracte en ses implications auxquelles donnent lieu des mots associés.

/.../

Si je veux croire que la réalité toute entière est enclose dans les mots, je dois en savourer les conséquences jusqu'au bout. Je nie l'un, c'est-à-dire l'autre. Mais est-ce que je me retrouve en paix ? Quel devient mon fonctionnement.

/.../

Dormir.

26/06/94

Dimanche. Nous y voici. Un ciel bleu clair et des nuages. L'éveil à 10h30, le café double bu au lit, en lisant attentivement *La voie et la vertu*, une cassette se jouant sur la chaîne, partagée entre Bach, Steve Reich et Telemann, des interrogations sur la journée, sur l'ensemble des journées à venir (perdrai-je un bras ? Et quand ?) et en tête, le souvenir de la nuit précédente : de la fête, des cracheurs de feu, de la cité, des discussions tardives (jusqu'à 4 heures du matin) sur l'art (la sculpture), la musique et la littérature (Kafka et Barthes, écrivains du rien) ; puis, le souvenir d'une fille certains dimanches matins, le souvenir précis de certains dimanches matins, de levers, d'accès de tendresse, de violence, de mélancolie, d'épuisement, des petits déjeuners préparés pour deux, retour à la musique de Steve Reich (dire que cela n'a pas été ; qu'on peut être sans cela), comme si, en fait, quelque chose de cela avait été perdu, cela même peut-être, le bol de café translucide vide, la cuillère posée dessus, horizontale, sur les rebords, à côté d'une lettre et d'une cordelette.

Les mille débuts d'une histoire qui anéantissent l'histoire en rabrouent sans arrêt l'espoir d'une histoire.

La nuit précédente avec l'Allemande. Personne fascinante, pleine de silence et qui, dans son silence, regarde avec sérieux dans le vide. Mélancolie, peut-être, à ne maîtriser que la surface des mots.

Les sonorités répétitives de six pianos.  
Regarder la fenêtre, voir le rideau.

27/06/94

Tandis que je me couchais hier, à onze heures, je remarquai le ciel, clair comme au crépuscule.

/.../

Pourquoi est-ce que j'écoute tant de musique ancienne ? Suis-je en train de devenir fou ? Est-ce cela, la folie : écouter beaucoup de musique ancienne ?

/.../

A sept heures, ce matin, le réveil a sonné. J'ai repositionné le bouton situé à gauche de l'appareil pour écouter la radio et je suis resté un bon moment à écouter une musique criarde, sans doute comique. Sous prétexte de nous réveiller, France-Musique diffuserait vraiment n'importe quoi ! sauf de la musique moderne, qui n'est apparemment pas la tasse de thé des animateurs du matin sur cette station. Ce n'est qu'après avoir pris un café, une douche, m'être rasé, lavé les dents, habillé et resservi une tasse de café (qui, avec le goût du dentifrice que j'avais encore dans la bouche, m'a paru bizarre) que j'ai entrepris de faire mon propre programme et d'écouter une messe de Marc-Antoine Charpentier.

Bientôt, il sera l'heure de prendre le bus pour me rendre au travail où une nouvelle demi-journée d'oubli m'attend. Et ensuite ? Ensuite, j'irai courir et j'écrirai dans le jardin (en écoutant de la musique ancienne) avec cette pensée : il est l'heure de me remettre au travail.

Ou peut-être suis-je déjà au travail, depuis deux ou trois semaines. Peut-être est-il l'heure, puisqu'à présent, je m'en sens plus capable, de porter un regard en arrière, sur les descriptions que j'ai opérées durant cette période.

/.../



Que dois-je noter ici ? Un excès de vitesse en écriture. Dans ma hâte d'inscrire « un regard en », décomposition du mot « regard » en deux parties, le « d » final se substituant au « en » qui devait suivre le regard.

/.../

Si, sur le coup d'une illusion quelconque ou d'une hallucination, vous voyiez vos jambes brûler (tandis que vous gardiez en conscience l'irréalité de votre situation, le trouble n'affectant qu'un seul sens), sentiriez-vous la chaleur qui envelopper vos membres ?

J'écoute l'eau,  
L'eau régulière du bassin.  
L'eau qui tombe comme dans une baignoire  
mais dans un bassin.  
Un gros jet d'eau sans grâce qui alimente le bassin inachevé.

## La circulation

Les mouches, les abeilles n'ont jamais d'accident.  
Leurs assassins seront un jour connus.  
On les punira.  
On les engluera dans des paires d'ailes pesantes.  
On leur donnera un nom et une conscience.  
Avec leur nom et leur conscience, ils construiront des routes et  
des lotissements.  
Destination vraisemblablement inconnue.

/.../

Route : des commerces, des usines, des pavillons imbriqués  
entre de grands ensembles résidentiels, un square et une  
église, une ligne de grilles à droite, une autre à gauche,  
jusqu'au terre-plain, au croisement, aux passages piétonniers,  
jusqu'aux panneaux indiquant la sortie de la ville.

Fructueuse journée ? Journée transitoire ? Journée sans événement, peut-être ? Après avoir été courir sur le bord du canal, de Pavillons à Sevrans ; après être revenu de Sevrans en marchant, en regardant les coureurs plus courageux que moi, héroïques et ridicules (comme moi) s'épulmoner, à nouveau installé à cette table de jardin, à la fois frais et dispos, au repos après l'effort de la course et fatigué de ma journée mais non seulement d'elle, peut-être pas de ma conscience mais, du moins, de beaucoup de choses que j'ai vécues et tandis que le téléphone me surprend à retentir d'une sonnerie sourde, que l'on répond à son appel et que l'on me fait signe que la communication n'est pas pour moi, écrire quelque chose de définitif et d'orienté vers un projet autre que celui de me laisser vivre tranquillement et honnêtement, écrire avec comme projet autre chose que l'élaboration d'un journal personnel (plutôt qu'intime), autre chose que la fixation sur le papier d'un morceau de temps composé de fragments de temps, une fiction ou de la poésie, me remplit de terreur, comme si j'avais à endosser une responsabilité qui n'était pas la mienne, comme si je devais exercer une fonction pour laquelle je ne serais pas compétent et que l'on ait à me juger pour cela.

Or, la fiction est la condition *sine qua non* du plaisir de la lecture. Que l'événement ou le non-événement relaté soit réel ou non, il faut qu'il y ait fiction. Alors, on se trouve pris dans un étau dont on ferait bien de tôt se dégager : écrire pour mémoire (pour ma propre mémoire) avec, peut-être, l'espoir de pouvoir en tirer une leçon quand on sera grand ; ou bien écrire pour être lu et s'échiner à rendre littéraire ce qui est sa propre vie.

Au quotidien, c'est entre ces deux extrêmes qu'il faut rechercher de la satisfaction. Le désir littéraire inhibera bien des propos que l'on voudrait tenir sous prétexte qu'ils ne se prêtent pas à la lecture, à la réalité de la lecture, au caractère littéraire qu'on exige du texte qu'on lit, dont on souhaite que chaque mot ait une importance particulière et que l'ensemble s'édifie : qu'il y ait, en son sein, des portes, des fenêtres, des chambres et des couloirs, de quoi loger un habitant, un couple d'habitants.

Il n'y a pas cela dans le journal.

Je me suis endormi hier avec la crainte d'avoir le doigt infecté, parce que je m'étais fait une blessure à l'ongle de l'index de la main droite et qu'elle avait enflé dans la soirée. Je ne l'avais pas nettoyée. A présent, elle formait une excroissance grise et douloureuse. Et à l'éveil, la plaie me faisait toujours aussi mal, peut-être même plus, en sorte que mon inquiétude s'est renforcée.

Pendant que je prenais ma douche, j'ai frotté sans ménagement, de sorte que la chair fut bientôt mise à nu. J'observais un moment son dôme rouge tout à la fois excitant et un peu horrible. Une fois l'excroissance nettoyée, j'ai passé mon doigt au [illisible] et tout a été pour le mieux ensuite. Je me suis senti rassuré, purifié.

A présent, cette plaie n'a plus guère d'importance à mes yeux. Elle n'a, en tout cas, plus l'importance que je lui avais accordée. Si le processus qui m'a conduit à entretenir une relation si intense avec elle m'émerveille, tant y est mise en évidence la disproportion entre le fait, la perception que j'en ai eue et les implications que je lui ai prêtées, l'attention que je puis aujourd'hui porter au pansement qui la recouvre ne me conduira, anecdotiquement, qu'à me souvenir vaguement de l'inquiétude que j'ai ressentie en la découvrant, de mon acharnement à nettoyer la plaie. J'étais prêt à l'ouvrir à l'aide d'une lame de rasoir, à la limite. Et je suis sûr que je n'aurais pas été plus surpris que cela si, plutôt que du sang, du pus s'était écoulé au coin de l'ongle ou dans la fente qu'aurait creusée la lame sur le bourrelet, cette excroissance grise qui me fascinait et me terrorisait.

29/06/94

Arrêt du bus 234, station Colonel-Fabien, au croisement de l'avenue qui porte le même nom et de l'allée Monthyon, qui s'arrête au canal. A l'angle, un café (auquel fait face une petite librairie où j'allais fréquemment enfant acheter *Pif Gadget*, hebdomadaire aujourd'hui disparu. Il était proches des instances communistes de notre pays - et, parfois, beaucoup plus rarement, d'autres revues pour la jeunesse. Puis, le bus arrive. J'y entre. Peu de monde, des gens silencieux.

30/06/94

Écrire, ce n'est pas à cet instant faire état d'une chose ou d'une imbrication simple de choses. Souvent, lorsque l'on est obligé d'écrire de longues phrases chargées de conjonctions de coordination ou de subordination, on place les virgules sans y réfléchir ou, si l'on y réfléchit, on se trompe et on se révolte ensuite. On se dit simplement que la réalité n'est pas exactement au point. D'où son efficacité. Des gens deviennent fous. D'autres se font une raison et vivent une vie bizarre. Les gens ne sont pas heureux. Il n'y a pas de solution. C'est pour cela que j'irai ! Et où irai-je ? N'importe où, en fait. Je ne me soucie pas de la fonction originelle des choses. Vivre m'est égal. Je transforme les événements, c'est si banal ! Je ne regarde pas derrière moi.

01/07/94

Quelqu'un est assis dans le salon ou dans la salle à manger de cette maison, personne qui écoute de la musique sur une chaîne stéréo dont le volume est à son maximum et qui se tient assis, prêt à manger deux tartelettes au fromage, à une table drapée d'une nappe synthétique rouge sur laquelle sont dessinés des motifs blancs, comme des S imbriqués et bordés de chaînes blanches elles aussi, dans un grand environnement

rouge perturbé seulement par des journaux empilés à l'autre bout de la table (on ne les atteint pas, d'où est situé le bonhomme) et par l'assiette grise ou bleue où sont juxtaposées les tartelettes.

Pas de couverts. Un cahier à petits carreaux et une plume (dans la maison de la personne qui écrit) sur le bord de la table, la plume à l'une, puis à l'autre des extrémités du cahier, parfois tout au bord de la table. La personne assise près de la porte-fenêtre ouverte qui est à la source de la grande clarté qui baigne la pièce. L'ombre de la maison qui n'est répandue, à l'heure qu'il est, que sur un mètre vingt-cinq ou un mètre trente au-devant de la façade, depuis les panneaux de la porte-fenêtre et qui semble couler sur le sol, sur l'herbe. Puis, la forte luminosité d'un soleil que n'altérera pas un nuage dans le ciel, que réfléchit même tout ce ciel très bleu. D'un bleu si clair qu'il en paraît presque blanc. La chaleur est supportable ici alors qu'à l'extérieur, elle est si intense, si enveloppante que le moindre effort, la moindre pensée ou le moindre geste, y seraient également impossibles à accomplir.



Appeler, ne pas appeler (dire, ne pas dire)  
Faire quelque chose ou non  
Penser ou non et regarder ou non  
Manger  
Écrire  
Écouter, ne pas écouter  
Ou ne pas écouter et marcher  
Ou ne pas marcher  
Se diriger vers

Vers, vraiment ?  
Et quel vers [illisible]  
Marcher  
Marcher, vraiment ?  
Et comment ? Comment marcher  
Et vers  
Vers quoi ? Quoi, marcher !  
Vraiment, quoi ?

Ne pas nier  
Ne surtout pas nier  
(On a une araignée grimpante sur le dos  
une araignée gênante sur le côté droit du dos)

On vous accuse ?  
Et de quoi vous accuse-t-on ?  
Mais  
De quoi parlez-vous ?  
Est-ce bien à moi que vous vouliez vous confier ?

Je n'écris pas le dos au mur  
J'écris « le dos au mur »

J'écris

Je n'écris pas le dos au mur  
J'écris - le dos au mur

le dos - au mur  
au - mur

Je n'écris pas le dos au mur  
J'écris le dos  
au mur

Je n'écris pas  
J'écris

J'écris le dos au mur